



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens, N^o 2, près le passage de l'Opéra.
Chapeau de crêpe orné d'aigrettes. Robe de mousseline ornée de geranium
Des magasins de M^r Delisle rue S^t Anne N^o 46.

Published by J. and J. Fuller

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N° 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

L'INCONSTANCE.

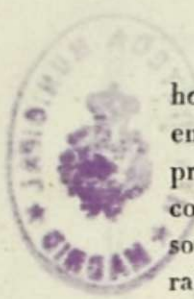
Why so soon?

ÉCRIRE à un homme qu'on l'aime toujours avec la même constance, alors que déjà d'autres regards reçoivent vos sourires, est une de ces erreurs de plume que les belles de nos jours se permettent peut-être quelquefois; mais écrire à un



et.
e l'Opéra.
de geraniom

et J. Fuller



homme qu'on ne l'aime pour ainsi dire plus, alors qu'on est encore toute remplie d'affection pour lui ; dire que l'on comprend, que l'on pardonne son oubli, lorsqu'il vous brise le cœur, est une de ces originalités qui ne peuvent naître que sous la plume d'une Française ; car, quelle autre femme pourrait éprouver le désir d'être aimable et piquante jusque dans sa douleur : supporter avec grâce une infidélité est peut-être le *nec plus ultra* du courage et de la coquetterie. Certes, dans semblable circonstance, une Anglaise éplorée eût été cacher ses beaux cheveux blonds au fond de quelque grotte obscure, et n'eût point craint de ternir par ses larmes les roses de son joli teint. Une Italienne, dérochant sous un sein agité quelque poignard vengeur, n'eût dès-lors abordé l'infidèle que pour porter la mort dans le cœur où elle ne peut plus trouver d'amour. Une Espagnole, ranimant encore l'éclat de ses beaux yeux, eût opposé le dédain à l'oubli, la haine à l'abandon, et de nouveaux plaisirs à des plaisirs perdus : mais la Française, plus délicate et plus tendre, veut donner du charme même à ses sacrifices. Elle n'emploie ni des reproches qui heurtent, ni des soupirs qui fatiguent : elle aime à recevoir le bonheur ; mais ne l'exige jamais, ne murmure point lorsqu'il lui est enlevé, ne demande qu'un souvenir en retour de toutes ses espérances, et ingénieuse à chercher une excuse aux torts qui la font souffrir, pourrait même quelquefois être assez généreuse pour vouloir, par sa propre inconstance, prévenir les remords de celui qui l'aima peut-être trop tôt et l'oublia trop vite.

Après tout, est-ce donc un si grand mal que l'inconstance ? Les coquettes et les philosophes assurent que non ; les unes y trouvent le charme de la variété ; les autres, l'avantage des comparaisons ; et les plus sages se soumettant au caractère du siècle, jugent plus prudent de diriger leurs émotions selon cette maxime d'un poète qui, sachant apprécier les écueils de la sensibilité, dit :

Who feels too little is a fool,
Who feels too much goes mad.

— C'est une véritable fureur que les capotes dites *anglaises* : des jeunes filles de quinze ans elles sont arrivées aux femmes de cinquante ; enfin, elles sont aujourd'hui un uniforme reçu depuis midi jusqu'à deux heures. On en fait en paille

cousue, en paille lisse, *en chapeau de Bristol*, en toile écrue et en gros de Naples ; elles sont doublées de rose, de bleu ou de jaune, et n'ont pour ornement qu'un simple ruban qui entoure la forme en se croisant sur le devant, et vient se nouer sous le menton. Les plus élégantes se font en paille de riz doublée en crêpe de couleur.

— Les femmes qui viennent encore à l'Opéra arrivent avec des chapeaux en paille de riz ou d'Italie, qu'elles accrochent au fond de leur loge ; cet usage est d'autant plus commode, que beaucoup de personnes renvoient leurs équipages et retournent à pied, lorsque le beau tems engage à la promenade ; aussi, quelquefois rien n'est plus joli que les abords de la rue Lepelletier par une belle nuit, à la sortie de l'Opéra.

— Pour toilettes élégantes, on porte beaucoup de foulards unis brodés en soie plate, ainsi que nous en avons déjà parlé.

— Le gros de Naples peint est parfaitement porté ; au-dessus du large ourlet de ces robes, on place quelquefois trois petites garnitures festonnées dans des nuances assorties à celles de la robe.

— On place toujours des nœuds et des rubans découpés sous la passe des chapeaux en paille.

— On porte le matin des capotes en paille lisse, doublées en taffetas de couleur, et très-serrées contre les joues.

— On voit moins de canezous en jaconas, et beaucoup plus en mousseline brodée ; les robes blanches sont en grande quantité aux promenades.

— Les franges se soutiendront tout l'été ; quelquefois le bas de la ceinture en est garni.

— Les pélerines pareilles aux robes sont un peu plus grandes que cet hiver ; on en voit qui descendent très-bas sur les épaules.

— Des petits bonnets de linge ont des barbes en dentelle relevées sur le sommet de la tête où elles forment un nœud.

— M^{me} CLEMENÇON, *rue Port-Mahon*, n° 8, vient d'ajouter à ses jolis corsets d'une coupe toute nouvelle, qui sied si bien à la taille, une manière de se délayer d'un seul trait, par un procédé nouveau.

LE VOYAGEUR MÉCONTENT.

Il y a des gens qui ne veulent jamais être satisfaits, et qui possèdent l'art de trouver sujet de se plaindre de toutes choses et en tous lieux. J'eus une fois occasion de faire un voyage avec un homme qui possède cette qualité au plus haut degré. Nous devions nous rendre à Tours. C'était à la fin de septembre, et la saison était aussi belle que je l'eusse encore vue. Nous étions convenus de dîner chez le traiteur avant de monter en voiture, et nous nous rendîmes exactement à l'heure convenue dans un restaurant situé aux environs des messageries. A peine entrés, voilà mon homme qui se récrie sur l'air qu'on respire dans la salle où nous étions : la nappe lui paraît malpropre, le couvert mal mis. Le garçon arrive, s'empresse de couvrir la table d'un linge blanc, ouvre la fenêtre, et croit que mon compagnon sera satisfait. Mais bientôt il se plaint du bruit insupportable des voitures et peste de nouveau contre la maison.

On lui présente la carte : selon l'usage elle contenait une foule d'articles différens. « Vous n'avez donc que cela à nous offrir ? » et le voilà cherchant une demi-heure ce qu'il choisira sur cette liste qui lui paraît trop courte. Enfin l'on nous sert, mais ses critiques ne sont point épuisées : le pain est dur, le sel humide, le vinaigre éventé et la moutarde sans goût.

A l'heure dite nous arrivons dans la cour des messageries, nous surveillons le placement de nos bagages ; mais mon homme veut avoir son porte-manteau avec lui, et le prend dans la voiture en disant, avec humeur, qu'il espère que personne n'en sera gêné. On part ; chacun garde le silence. Le grondeur, le premier, prend la parole : « Que ces voitures publiques sont insupportables, on n'y peut pas respirer ! » Puis il baisse la glace en grommelant : « Qui pouvait s'attendre à une température si chaude à la fin de septembre. »

Comme nous montions lentement une côte, l'air commença à devenir plus froid, et le vent à souffler avec plus de force. Sa colère prit alors une autre direction : « Ils veulent donc que l'on meure de froid, cria-t-il, leurs voitures sont ouvertes de toutes parts. » De là une longue diatribe contre le climat de la France ; il ne savait pas comment on pouvait y vivre, c'était un pays meurtrier. « J'y ai vécu soixante-dix ans,

dit un vieux monsieur qui se trouvait dans un coin, et je ne m'y suis jamais mal porté. »

Tout excitait sa bile : les relais se faisaient attendre, la voiture était trop étroite, le conducteur n'ouvrait pas assez vite la portière. A tous propos il entraînait dans de véritables accès. Cependant les coiffures de nuit avaient été prises, chacun sommeillait et le silence régnait parmi nous. Tout d'un coup notre homme se réveille : « Prenez donc garde à vous, monsieur, dit-il à son voisin, vous m'écrasez sous le poids de votre corps ; on ne devrait point aller en voiture publique quand on dort de cette façon. » Le voisin se recule, mais un nouveau sujet d'irritation se présente : « Pourquoi sommes-nous arrêtés ? — Nous marchons, dit le vieux monsieur du coin, mais la route est mauvaise et nous sommes sur la terre. — Que ne répare-t-on la route ? — C'est une dépense si forte ! — Eh ! ne payons-nous pas assez d'impôts ? Que font-ils de notre argent ? On nous presse et nous n'avons pas seulement de bonnes routes ! »

A Orléans, nous nous arrêtâmes pour déjeuner, et le vieux monsieur nous quitta ; il nous souhaita, avec beaucoup de politesse, un heureux voyage et une agréable arrivée. Il semble que cela ne pouvait contrarier mon homme, mais ne s'imaginait-il pas que l'on voulait se moquer de lui. « Quel désagréable compagnon est cet homme, dit-il, il fait le beau parleur et se croit un personnage. » Le déjeuner fut bientôt achevé ; il n'y trouva pas d'autre sujet de colère, sinon que les œufs n'étaient pas frais, que la viande était mal cuite, le beurre très-mauvais, et le prix exagéré : il ne manqua pas non plus de s'emporter contre l'impatience du conducteur, qui ne lui laissait pas le temps de manger.

Là nous primes un nouveau voyageur : avec lui, la conversation changea de texte. Ils s'emparèrent de la politique, et je vous laisse à penser ce que notre homme exhala d'amertume sur toutes les affaires publiques. Il n'épargna personne, ni ministériels, ni côté droit, ni côté gauche ; chacun reçut à son tour sa moisson d'épigrammes et d'injures. Le nouveau venu paraissait ennemi de la discussion ; pour éviter de heurter un compagnon de voyage, il lui faisait toute sorte de concessions. Ce fut un nouveau texte de diatribes contre les gens sans énergie ; il leur attribua la perte de la France, et accabla

le pacifique voyageur de tout le tonnerre de son éloquence patriotique.

Nous dinâmes à Blois ; enfin le service ne donna lieu à aucune injure nouvelle : à peine put-il dire quelques mots contre le vin. Mais les chevaux n'étaient point prêts, et le conducteur vint nous avertir que nous pouvions rester encore un quart d'heure à table ; il s'emporta alors contre ce retard, il prétendit que c'était une conspiration formée pour faire boire le mauvais vin de la maison, il jura qu'il n'y serait point pris, et aussitôt il fit venir une nouvelle bouteille qu'il vida avec son causeur politique.

Enfin nous sommes à Tours : notre voyage est achevé, mais l'irritation de mon aimable compagnon n'est point calmée ; il ne veut point de la chambre qu'on lui a préparée, le lit est mal fait, la porte ferme mal, il est trop près de la rue, et les voitures le réveilleront : servantes et valets, tout subit son mécontentement, et ce n'est que quand la fatigue a épuisé ses poumons, et le sommeil appesanti ses yeux, qu'il se décide enfin à rendre le repos à tous ceux que ses colères tenaient éveillés.

Ce que j'éprouvai dans ce voyage nous arrive tous les jours dans le long voyage de la vie. Ceux qui éprouvent des chagrins réels et des inquiétudes profondes cherchent à les adoucir et à les calmer, mais ceux qui sont à l'abri du malheur, comme s'ils voulaient se mettre à l'unisson des autres et prévenir tout sentiment d'envie, emploient tous leurs efforts pour se créer des soucis, et mettent tous leurs soins à multiplier autour d'eux les contrariétés et les déplaisirs.

MELANGES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Ni les feux de la canicule, ni la satiété de voir et d'entendre toujours les mêmes ouvrages, ne peuvent suspendre la faveur qui s'attache à ce théâtre. *La Muette de Portici*, *le Comte Ory*, *la Belle au bois dormant*, à peu près les trois seules pièces du répertoire, suffisent pour attirer la foule à chaque représentation.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — Quoique ce théâtre soit tombé dans une mortelle disgrâce depuis quelque tems, cependant l'ac-

tivité ne se ralentit pas dans son administration. A peine le succès de *Christine* a-t-il été constaté, il est vrai plus par les journaux que par le caissier, que l'on met en répétition la tragédie du *Czar Démétrius*.

THÉÂTRE DE MADAME. — *La jeunesse de Marie Stuart*, qui avait été assez mal accueillie, a obtenu un résultat plus satisfaisant aux représentations suivantes. Nous pensons néanmoins que c'est à tort qu'on a voulu rejeter sur les acteurs le mauvais succès qu'elle a d'abord obtenu; cette pièce, qui abonde encore en trivialités, malgré les retranchemens opérés, ne peut fournir une longue carrière.

VARIÉTÉS. — *L'Espionne Russe*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Mélesville et Carmouche. Au milieu des désastres de la campagne de Russie, quelques Français, mourant de froid et de faim, arrivent dans un village, et, pour déguiser leur faiblesse, annoncent qu'ils ne sont que l'avant-garde d'un corps nombreux. Malgré ces précautions, les habitans soupçonnent bientôt la vérité, et chargent une jeune et gentille petite servante de surveiller le vieux sergent Meunier et le jeune Dominique, maréchal-de-logis de hussards. La jolie espionne devient tout naturellement éprise du beau maréchal-des-logis, sauve ses compagnons et devient son épouse.

Quoiqu'il n'y ait pas grands frais d'invention dans cette intrigue, le public a su gré aux acteurs de plusieurs scènes attachantes et d'une foule de couplets charmans.

VAUDEVILLE. — *L'Incendie*, comédie-vaudeville en trois actes. C'est sans contredit une assez plate idée, un manque de délicatesse que repoussent également les lumières et le goût de notre époque, que de présenter sur la scène une jeune baronne allemande, parée de tous les dons de la nature, favorisée par la naissance et la fortune, et qui, malgré tous ces avantages réunis, court après un pompier, ne craint pas de faire le premier pas, et brave toutes les convenances. Par malheur pour le pompier, il est invité à un bal où il se montre plus sensible aux charmes de la bouteille qu'à ceux de sa noble et romanesque amante. Cette dernière veut alors payer par de l'argent des services qu'elle voulait récompenser par le don de sa main. Le pompier refuse; la belle Allemande lui lance un dernier regard, soupire, dit: *C'est dommage*, et la pièce finit.

Les acteurs ont rivalisé de zèle ; les noms des auteurs , MM. Bayard et Paulin , ont été proclamés sans opposition.

— Il n'est question depuis quelques jours, dans le monde fashionable et dans le monde industriel, que d'une nouvelle découverte qui opérera sans doute une révolution complète dans notre système d'habillemens. Cette découverte qui est destinée à remplacer les tissus de lin et de coton dont on s'est servi jusqu'à ce moment pour la confection des pantalons et gilets d'été, vestes, guêtres et redingotes de chasse, consiste en un tissu appelé *crénoline*, et qui, comme son nom l'indique, se compose de crins de chevaux. Le parti que l'inventeur a tiré de ce produit est vraiment admirable. Qu'on se figure une étoffe qui a tout le brillant, la solidité, la richesse de couleur, la finesse, la légèreté de la soie, et l'on aura encore qu'une faible idée de la richesse de ce tissu dont l'extrême solidité n'est peut-être le moindre mérite, et qui sera sans doute adopté bientôt par tous les élégans, les fashionables, les personnes qui donnent le ton, celles surtout qui aiment à maintenir le corps dans un état de fraîcheur si favorable à la santé pendant la chaleur de l'été.

ANNONCES.

— M^{me} BOUSSARD, que les élégantes étaient obligées d'aller chercher dans la rue J.-J. Rousseau, vient de transporter son domicile au centre du quartier fashionable. Elle demeure actuellement rue *Le-Pelletier*, n^o 17. M^{me} BOUSSARD fait robes de ville et corsets, habits de cour, de bal, nouveautés de fantaisie ; elle fait des envois dans les départemens et à l'étranger.

ARSENAL DE VÉNUS. — EAUX dans lesquelles il suffit de tremper le peigne pour teindre les Cheveux de toutes nuances ; POMMADE qui les fait réellement pousser en peu de jours ; EAU garantie pour faire tomber les poils en dix minutes, sans inconvéniens ; CRÈME qui efface les rousseurs et blanchit, à l'instant même, la peau la plus brune ; CRÈME de Perse qui enlève le hâle et les gercures ; EAU des Sultanes qui rafraîchit le teint et lui donne un coloris vif et naturel ; PÂTE qui blanchit et adoucit les mains à la minute ; EAU qui blanchit les dents et détruit de suite la mauvaise haleine, même après avoir fumé. Prix : 6 fr. chaque article. On essaie avant d'acheter. Le dépôt est chez M^{me} EUGÈNE, rue du Bac, au 2^e, n^o 13, près le Pont-Royal.

A ce Numéro est jointe la planche 650.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n^o 46, au Marais.